L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 25 JANVIER 1884. 57me Année.

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 25 JANVIER.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de "L'ABEILLE"

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

VENTE DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

Par James P. Guinault, au coin des rues Ste. Anne et Bourgogne, un fonds de grocerie.

Le serment blindé.

Un fait qui s'est passé presqu'inaperçu, et qui mériterait d'être vivement relevé, a eu lieu, lundi dernier, à la Chambre des Représentants : le serment "blindé" a été aboli. C'est un des derniers vestiges de nos discordes civiles qui disparaît. Après dix-neuf ans d'une paix qui n'a jamais bronché, d'une Union devenue, depuis cette époque, plus forte, plus solide, plus inébranlable qu'auparavant, il était grand temps que ce malheureux souvenir s'effaçât. Le serment blindé jurait au milieu de la situation actuelle; c'était une honte pour le pays, un véritable scandale public. On n'admet pas dans les conseils de la nation, jusque dans le cabinet chargé de l'administration du pays, des hommes dont on se méfie, de qui l'on se croit en droit d'exiger un serment injurieux à leur loyauté. Une pareille formalité rabaisse plus encore ceux qui l'imposent que ceux qui la subissent; elle prouve, tout au moins, que les premiers, ou ne se sentent pas assez forts et doutent d'eux-mêmes, ou qu'ils voient avec peine le rétablissement de la concorde, et cherchent à maintenir les malentendus entre les parties réconciliées, à perpétuer les inimitiés sectionnelles.

Quand on remonte, par la pensée, les dix-neuf années dont les dix premières ont été si cruelles pour nous; quand on se rappelle avec quelle dignité le Sud a déposé les armes, avec quelle bonne foi il est rentré dans l'Union, avec quelle résignation il y a occupé longtemps une place secondaire, inférieure, disons-nous, pour ne pas blesser la susceptibilité du vainqueur; avec quelle patience il a subi les plus rudes épreuves, les plus profondes humiliations—on se demande comment la haine ne s'est pas forcément éteinte dans le cœur de certains politiciens du Nord; comment les outrages n'ont pas expiré sur leurs lèvres; comment leur main, désarmée à la vue de tant de soumissions, de tant de renonciations, n'a pas laissé tomber le bulletin de vote qui allait consacrer des mesures plus injurieuses encore que rigoureuses; comment, cédant à l'instinct qui ennoblit plus le cœur de l'homme, à la compassion pour le malheur—comment, vaincus par le spectacle de tant d'infortunes, si noblement supportées, ils n'ont pas senti le besoin irrésistible de courir au devant de tant de braves gens si cruellement éprouvés, de leur serrer cordialement la main, de fraterniser avec eux.

Ah! s'il n'y avait eu que l'homme en eux, ils l'eussent fait, sans plus tarder; car, malgré le triste plaisir que l'homme trouve à se rabaisser, à se calomnier lui-même, il est meilleur qu'il ne le dit, meilleur qu'on ne le pense. L'intérêt matériel exigeait même que la réconciliation la plus franche, la plus complète, se fît le plus tôt possible; et l'union, plus fortement cimentée que jamais, eût pu reprendre immédiatement sa course vertigineuse vers les étonnantes destinées que lui prépare l'avenir.

Mais l'homme, en eux, était doublé du politicien et là était la source de tous les maux. Il y avait l'appât des places qui les attirait, le tourbillon des intrigues qui les entraînait, l'esprit de parti qui les aveuglait, le besoin de dominer qui s'était emparé d'eux. De là, toutes les misères, tous les excès, auxquels nous avons assisté, et dont nous avons été victimes.

N'avons-nous pas vu, jusqu'en ces derniers temps, des politiciens qui, toutes les fois qu'ils rentraient en eux-mêmes, avaient, sans doute, secrètement honte des injures qu'ils proféraient, des actes qu'ils commettaient, agiter, suivant la pittoresque expression consacrée, la tunique sanglante? Heureusement, les choses même les plus mauvaises n'ont qu'un temps, les passions se fatiguent. Les populations qui n'ont ni les intérêts ni les entraînements des politiciens, finissent par demander grâce; elles exigent que l'on mette un terme aux luttes de partis et que l'on s'occupe de leurs véritables intérêts. Les cris poussés contre le Sud ne trouvaient d'écho nulle part; les journaux les plus enfiellés, les plus animés de haine contre la section vaincue, parlaient dans le désert. Il a fallu briser avec cette déplorable politique, et nous venons de voir la dernière trace des animosités, des défiances, du passé, disparaître sous un vote écrasant non seulement des démocrates, mais des républicains eux-mêmes. Dans une Chambre qui compte encore cent vingt-deux représentants de ce parti, il n'en reste plus que onze qui osent encore en soutenir la vieille politique démodée. On peut proclamer que tout est bien fini, que, cette fois, le dernier souvenir de la guerre est évanoui, que l'Union est réhabilitée, que les hommes qui ont combattu dans les rangs confédérés, jouissent pleinement des mêmes droits, des mêmes franchises, des mêmes privilèges que ceux qui se sont battus sous le drapeau fédéral.

Et comment en serait-il autrement, parmi ceux qui n'ont jamais porté l'épée ou le mousquet, qui n'ont connu de la guerre que les intrigues parlementaires et les luttes de la parole, quand ceux qui se sont rencontrés, jadis, sur le terrain, qui, sur les champs de bataille, ont mille fois risqué leur vie, fraternisent tous les jours ensemble, et exercent avec tant de cordialité les uns à l'égard des autres, les devoirs de l'hospitalité.

Oui, on peut le dire, aujourd'hui, l'Union est bien refaite, bien solidement cimentée, bien inébranlable; et, ce qu'il y a de mieux, c'est que cette restauration est l'œuvre du pays lui-même, des populations, qui l'ont imposée aux politiciens, malgré eux. Il était à souhaiter que ces derniers y eussent apporté un peu plus de bon vouloir et n'eussent pas si longtemps résisté aux désirs populaires. Mais puisque l'œuvre est définitivement achevée, acceptons-la franchement; effaçons, nous aussi, nos amers souvenirs, le temps des récriminations est passé des deux côtés. Le Nord nous tend franchement la main, tendons lui franchement les bras, tous, unis dans une cordiale étreinte, travaillons avec une égale ardeur à l'œuvre commune et marchons de front vers le brillant avenir qui nous attend.

—Nos remerciements à l'honorable Carleton Hunt pour un grand nombre de documents publics.

Banque Mutuelle Nationale.—Ainsi qu'on le verra dit plus loin, la nouvelle Direction de la Banque Mutuelle Nationale vient d'être choisie, et les mêmes officiers réélus: M. John T. Hardie, président; M. Pierre Maspero, vice-président; M. Jos. Mitchel, caissier. En publiant ces choix et ces réélections, nous mettons à profit la circonstance pour appeler que le dernier état de situation de cette banque a été un des meilleurs insérés, cette année, dans nos colonnes; reconnaissons en le mérite aux officiers sus-nommés dont la réputation d'habiles financiers n'est plus à faire.

La Révision en France.

Le ministère ne présentera son projet de révision qu'après les vacances de Pâques et avant les vacances d'été, c'est-à-dire dans l'intervalle de mai à fin juillet, et que ce projet serait déposé en premier lieu au Sénat et non à la Chambre.

Le correspondant de Paris du *Times* donne le compte-rendu d'une entrevue que M. Jules Ferry aurait eue avec un tiers que le journaliste anglais ne nomme pas. Voici comment se serait exprimé M. le président du Conseil.

"J'ai soulevé la question de la révision parce que j'avais promis de le faire avant la fin de la session. Je n'ai pas voulu que l'année 1883 finît sans montrer que je ne m'oubliais de ma promesse. Je ne tenais pas à ce qu'on me la rappelât.

"Quant à la nature de la révision, je puis l'indiquer en quelques mots : ou la révision sera limitée, ou il n'y aura pas de révision. Il faut qu'elle ne soit le prétexte d'aucun trouble, d'aucun désordre et qu'on n'en profite pas pour abolir le Sénat. Il faut que le Sénat sorte de la révision plus fort, c'est-à-dire que ses prérogatives soient mieux définies qu'elles ne le sont maintenant.

"La question du scrutin de liste reste certainement en suspens; mais, il n'est pas absolument nécessaire de l'introduire dans le projet de révision, à moins d'une entente préalable entre les deux Chambres."

Comme le fait remarquer un de nos confrères, dit la *République Française*, l'approche de la révision constitutionnelle, la résolution parfaitement simple et tranquille que le gouvernement et la majorité ont prise à cet égard, ont jeté un désarroi très sensible dans les rangs de l'extrême gauche. Plus la révision est imminente, plus la Ligue révisioniste "perd de son bagage d'opposition et d'agitation." Cet effet est tout naturel : il devait inévitablement se produire, et l'on peut s'étonner seulement que la Ligue et les hommes politiques qui la dirigent n'aient rien préparé pour l'atténuer.

Si la révision est un acte constitutionnel, une opération normale de la vie parlementaire dans une République progressiste, la révision doit se faire avec méthode, avec calme, avec tout le sérieux que comporte une opération à la fois très importante et depuis longtemps prévue et annoncée. Il ne s'agit pas d'un coup de théâtre, d'une explosion, d'une aventure, d'une déclaration de guerre à ceci ou à cela. Or, ce caractère tranquille et régulier que la révision doit revêtir sous un gouvernement qui se possède et sous une majorité qui sait ce qu'elle veut et où elle va, ce caractère achève de désappointer l'extrême gauche et de la jeter hors des gonds. M. Barodet et son amie qui tout jours rêvé la révision comme une scène de manifestation transcendante et miraculeuse qui devait plonger le pays dans l'admiration ou dans la stupeur. Ils ont toujours considéré la révision non pas comme un acte constitutionnel, mais comme une scène de tragédie révolutionnaire. Ils n'ont se fait simplement et sans orage, ils n'y attachent plus de prix, et elle perd son principal attrait à leurs yeux. Aussi, maintenant qu'on est prêt à leur donner la révision, c'est contre le caractère qu'elle affecte qu'ils se débattent et s'insurgent. Il leur faut absolument une révision à France, qui éclate en forme de bombe sur la tête du suffrage universel. C'est bien là leur politique constante dans toutes les questions, sur tous les sujets; c'est leur méthode même, et ils ne peuvent s'en départir.

L'on va donc lancer sur le bureau de la Chambre une proposition de révision illimitée jusqu'à quart d'heure avant que le gouvernement fasse lui-même connaître ses propositions; n'est-ce dire que la révision, fût-elle illimitée et infinie, ne saurait suffire à ses appétits révisionnistes si elle est faite par le Congrès des deux Chambres. Il lui faut une constituante : la mise en scène sans Constituante, lui paraîtra toujours pauvre et banale. D'autres, bien certainement, inventeront quelque autre prodige. Ni le gouvernement ni le parti républicain dans son immense majorité ne sont disposés à laisser compromettre par ces fantaisies l'œuvre sérieuse qu'il s'agit d'accomplir.

Le *Temps*, qui adopte l'idée de révision, comme tous les organes de la majorité parlementaire, s'exprime en ces termes : "Le gouvernement sait, et nous savons, que l'opinion moyenne dans le Parlement et dans le pays est disposée à retoucher, soit pour les modifier, soit pour les éclaircir, les articles qui concernent les inamovibles, le nombre des délégués municipaux par commune, les attributions respectives des deux Chambres dans l'examen des lois financières." On discutera plus tard sur chaque point en particulier; les uns demanderont un peu plus, les autres désireront un peu moins, mais il est bon de constater dès à présent qu'une majorité est déjà faite qui regarde la révision d'un œil calme et qui l'attend sans appréhension comme sans impatience. C'est dans ces sentiments qu'il faut se tenir, comme il convient à des hommes politiques qui sentent leur responsabilité devant la nation.

L'Echiquier, de Paris :

La situation difficile résultant du traité de Francfort, et les dangers qu'elle fait courir à la paix européenne causent partout la même inquiétude au début de l'année nouvelle. On se préoccupe des complications que peut soulever le moindre incident. Les journaux espagnols, anglais, italiens, suisses ont déjà consacré de longs articles à l'examen de cette situation; les hypothèses les plus diverses, les combinaisons les plus fantaisistes ont été faites, en vue de rétablir l'équilibre en Europe.

Nous signalons aujourd'hui, pour ajouter à cette catégorie de "révélations diplomatiques" plus ou moins bien imaginées, une correspondance publiée par la *Tribune*, de Rome. Selon le journal italien, la politique coloniale du gouvernement français aurait surtout pour but de mettre fin à la rivalité de la France et de l'Allemagne.

En échange d'un empire colonial conquis par l'armée de la République et cédé à l'Allemagne, celle-ci ferait rétrocéder à notre pays de l'Alsace et de la Lorraine. Le journal italien prétend sérieusement que ces combinaisons, imaginées par le duc Decazes, avaient été agréées par M. Gambetta, et que M. Ferry s'efforcera de les réaliser. C'est là, croyons-nous, de la haute fantaisie; mais il n'était pas inutile de montrer une fois de plus à quel point l'Europe, qui a laissé faire le traité de Francfort, se préoccupe aujourd'hui, mais un peu tard, des toujours redoutables conséquences de son abstention en 1871.

Le 6 de juillet tombe, cette année, un vendredi, et Noël, un jeudi.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* vient de publier le nouveau projet de M. de Bismarck sur les assurances ouvrières. Le texte de ce document n'occupe pas moins de douze colonnes et nous nous bornerons à indiquer les plus importantes de ses dispositions. Tout le système d'assurances imaginé par le chancelier repose sur la reconstitution des corporations. Les patrons qui appartiennent à la même industrie seront obligés de former entre eux des Sociétés d'assurances à la charge desquelles seront mises les indemnités allouées à ceux de leurs ouvriers qui auront été victimes d'un accident dans l'exercice de leur profession. Les ressources de ces Caisses d'assurances proviendront des primes que les patrons seront tenus de verser tous les ans au profit des ouvriers employés dans leurs usines. Le taux de ces primes variera suivant le salaire annuel de chaque ouvrier assuré et suivant les risques spéciaux à chaque industrie.

L'intervention de l'Etat, qui avait été la principale cause de l'échec que l'ancien projet du chancelier avait subi devant le Reichstag a été à peu près écartée. C'est seulement dans le cas où la Caisse d'une corporation n'aurait pas les ressources nécessaires pour remplir ses engagements envers les assurés que le Trésor public devrait venir à son secours. Mais le pouvoir central, tout en n'intervenant que dans certains cas déterminés pour garantir le payement des indemnités, ne s'en réserve pas moins la direction des nouvelles Caisses d'assurances qu'il s'agit de créer. Une administration des "assurances impériales" exercera un contrôle permanent sur chacune des Sociétés qui se formeront dans chaque corporation. Le conseil supérieur de cette institution se composera de 4 membres nommés par l'empereur, 4 membres nommés par le Conseil fédéral, et 4 membres nommés par les corporations. L'administration des postes fera les avances des indemnités, sauf son recours contre les Caisses d'assurances. Ajoutons enfin que les ouvriers agricoles et les personnes qui sont au service de l'Etat ou des communes restent en dehors des prévisions de la nouvelle loi.

Voici, d'après le rapport du ministre des finances des Etats-Unis, la situation financière de l'année fiscale courante :

Total des recettes	$343,000,000
Total des dépenses	258,000,000
Excédant	85,000,000
Service du fonds d'amortissement	45,816,741
Reliquat en caisse	39,183,258

Voici les calculs pour l'année fiscale 1885 :

Total des recettes	$343,000,000
Total des dépenses, y compris le service du fonds d'amortissement	283,125,304
Excédant au Trésor	59,874,695

C'est l'emploi de cet excédant qui cause, en ce moment, de grandes discussions dans le monde politique.

Un journal de Paris, qui a pris des allures américaines, le *Gaulois*, cite, dans ses colonnes, les jeunes parisiennes qui, par leur grande beauté, leurs rares qualités et leur brillante fortune, attirent les attentions des prétendants. A côté de Mlle Mac-Mahon, la fille de l'ancien Président de la République; de Mlle de Charrette, la fille de l'illustre général de ce nom; de Mlle de Rothschild, de Franchfort, en ce moment à Paris, et qui est sœur de la princesse de Wagram et de la duchesse de Grammont; de Mlle Hélène de Rothschild, fille du baron Salomon de Rothschild, il donne le nom de Mlle Mackay, fille du fameux millionnaire américain.

Dans sa difficile position d'une des plus riches héritières du monde, elle sait tenir à distance les aspirants, sans, cependant, blesser leurs susceptibilités. Véritable Américaine, au point de vue de la simplicité et de l'indépendance de ses allures, elle appartient à l'ancien monde par sa remarquable éducation et l'autorité de ses principes. On verra, peut-être, quelque jour, cette archi-millionnaire épouser un homme sans nom et sans fortune, rien que pour les qualités qu'elle lui trouvera. Elle étudie la musique et la littérature avec autant d'ardeur que si elle devait en tirer ses moyens d'existence.

Il ne faut pas grand temps pour bâtir une ville ou un village de mineurs, aux Etats-Unis. Ces gens-là ne sont pas bien difficiles; les moindres cabanes leurs sont bonnes. Toute la question pour eux, c'est de ne pas s'éloigner de la mine où ils travaillent. Cette mine se trouve quelquefois au beau milieu d'une forêt de pins, ou bien sur le flanc d'une montagne au fond des rochers. Ils coupent quelques arbres et laissent les autres pousser à leur guise, ou bien ils taillent le rocher de façon à se pratiquer une sorte de rue; puis, chacun pour son compte, se bâtit une maison du mieux qu'il peut, et avec le moins de dépenses possible. Les trois quarts du temps, elle est faite en planches mal équarries avec un seul appartement, quelquefois deux, très rarement trois. Quand la fantaisie leur en prend, et qu'ils veulent faire du luxe, ils se construisent une façade de forme rectangulaire, généralement plus haute que la maison, de telle sorte que l'habitation prend des apparences grandioses. Volontiers on croirait qu'elle possède un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Tout cela est fort laid. Ces pauvres résidences sont toutes entassées les unes sur les autres, bordant la rue, sans cour par devant, sans cour par derrière. Après tout, ils ne peuvent guère faire davantage, ils ne savent jamais s'ils resteront longtemps dans le même endroit. Il arrive à certaines mines de s'épuiser bien vite; d'autres ont un trop pauvre rendement; il faut les déserter bien vite et l'on va bâtir ailleurs, là où l'on croit avoir trouvé un meilleur filon. Il y a beaucoup de villages, ainsi abandonnés, dans le Colorado et la Californie. Ils font l'effet de cimetières.

Dans la séance d'inauguration de la nouvelle salle de la cour d'appel, située dans le capitole d'Albany, New York, le juge David Dudley Field a fait la proposition que les juges portent désormais la robe, dans l'exercice de leurs fonctions. La dignité de la justice le requiert, a-t-il dit, l'hermine est l'emblème de la justice sans tâche; en Europe la justice ne se rend qu'en robe, et, dans notre propre pays, les juges de la cour suprême ne sont jamais entrés dans la chambre où ils rendent leurs arrêts, sans porter la robe qui est la marque distinctive de leurs hautes fonctions. Marshal, Story, Nelson portaient la robe. Les insignes sont plus nécessaires encore à la justice en République qu'en Monarchie; ils imposent le respect, ils représentent la majesté du peuple, plus grande que la majesté du trône.

La manie des maisons colossales ne fait que grandir à New York. Il va s'en élever une à dix étages, au coin de la 62e rue et du Boulevard, au prix de $325,000; une autre résidence particulière à quatre étages, 55e rue et 9e Avenue, au prix de $130,000; une autre, dans Green street, près de Houston, $175,000. Il y a une longue liste de contrats de cette importance qui viennent d'être signés.

Les lois du mariage, dans l'Etat du Maryland, sont tellement relâchées, que cette institution sacrée y est réellement en péril. Les personnes qui s'unissent ne sont réellement liées qu'aussi longtemps qu'il leur plaît de se considérer comme telles. Il ne faut même pas le consentement mutuel pour la dissolution de l'union conjugale.

Les garçons et les filles de 12 ans peuvent se marier sans le consentement de leurs parents, et la loi reconnaît l'union. Les liens les plus stricts de parenté ne sont pas des obstacles insurmontables à l'hymen. Sans doute, il y a des lois qui prévoient ces cas et les frappent d'un châtiment, mais elles sont tombées en désuétude, et sont considérées comme nulles et non avenues.

Le nombre des décès, à New York, a été, en 1883, de 33,881, contre 37,826 en 1882; 11,556 mariages ont eu lieu, contre 10,585, et 28,072 naissances contre 27,321. Est-ce donc que, l'an dernier, New York a été plus salubre que l'année précédente?

MORT DE M. A. A. MOUTON.—Encore une perte que nous annonçons avec un vif regret, celle de M. A. A. Mouton. Père de famille, citoyen, négociant, ami, c'était un de ces hommes qui ne songent qu'à marcher dans la voie de la probité, de l'honneur, qu'à répandre le bien autour d'eux.

Nous avons rarement rencontré une nature plus affectueuse, plus tendre, plus dévouée, plus franche, plus sympathique.

M. A. A. Mouton appartenait, on le sait, à l'une des premières familles de la Louisiane, une famille qui a donné un gouverneur estimé à l'Etat, et il portait très dignement son nom. Les regrets et les respects entoureront cette tombe.

Nous adressons nos compliments de condoléance à la famille.

Les funérailles auront lieu aujourd'hui à 3 heures de l'après-midi.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Ce soir M. Wm. J. Scanlan, comédien irlandais qui a vraiment un type, reparaîtra dans *Friend Joe*, une comédie pleine de mouvement, d'esprit, de sentiment, et où il imitera des chants qui ont toute une saveur de terroir.

Lundi, 28 janvier, fera date pour l'Académie de Musique. En effet ce soir là sera donnée la première représentation de *Young Mrs. Winthrop*, une comédie charmante dont la vogue n'a jamais éprouvé la moindre baisse à New-York, grâce à sa valeur littéraire, à ses interprètes, à sa mise en scène tout n'fait hors de pair. Pendant dix mois l'ouvrage a tenu l'affiche du Madison Square Theatre, et pendant dix mois aussi cette salle fashionable a vu chaque soir tous ses sièges occupés.

Eh bien, pièce, artistes, décors, mise en scène tout cela est transporté à l'Académie de Musique. Les sujets qui paraîtront dans *Young Mrs Winthrop*, sont Mmes Estelle Clayton, Jean Clara Walters, Maude Stuart, Ada Dyas, MM. E. J. Buckley, William Gillette, Edwin Arden, Frank Colfax, Gerald James. La nouvelle comédie est de M. Bronson Howard, l'auteur, entr'autres succès, du drame *The Banker's Daughter*.

M. Frank Farrell est l'agent d'affaires de la troupe du Madison Square Theatre.

THEATRE ST CHARLES.—Nous rappelons à nos lecteurs que les représentations de la troupe qui joue le drame *The Romany Rye*, prennent fin demain soir. Il n'est que juste de louer l'ensemble de ce personnel et d'ajouter qu'il y a là plusieurs sujets qui savent encore ajouter de l'importance à leurs rôles. Plusieurs scènes ont été très chaudement rendues, surtout celle du *Cellar in the Black Croft* qu'ont su colorer, dramatiser Mme Marion Clifton et M. Hardie.

La mise en scène ne fût jamais mieux soignée; il y a là des décors d'une vérité saisissante; nommons à la hâte Le Chemin de Hampton — Le Champ de Course de Hampton—Le Pont du Saratoga—La Tamise par un effet de clair de lune—Le naufrage du Saratoga.

Tout cela est fort habilement exécuté et présenté avec beaucoup d'art.

The Romany Rye sera donné ce soir et demain en matinée.

GRAND OPERA HOUSE.—Ce soir seconde représentation de *Felicia*. C'est un des succès les plus retentissants de Mlle Rose Eytinge; le public a pu s'en convaincre hier soir.

La pièce sera rejouée demain, en matinée, pour la dernière fois. Le soir, pour les adieux de l'artiste, de M. Cyril Searle et leur très appréciée troupe, *Oliver Twist*.

Dimanche, *Rice's Pleasure Party*.

Les Chinois résidants de New York ont compris qu'il leur fallait en finir avec les abus dangereux qu'ils y ont introduits. Ils se mettent à la tête d'une croisade contre l'usage de l'opium et contre les jeux qui ont lieu dans Mott Street. Ils vont abolir le Fan-Tan. Tout cela, disent-ils, déshonore leur race.

La sœur du sénateur Wade Hampton, Caroline Hampton Preston, vient de mourir, dans la Caroline du Sud, à l'âge de 89 ans; elle avait vu cinq générations de Wade Hampton.

Le premier était général dans la révolution.

Son fils était général dans la guerre de 1812; mais il a pris sa retraite, parce qu'un homme du Nord avait été mis au-dessus de lui, pendant qu'il commandait sur la frontière du Nord.

Son fils Wade a donné le jour au sénateur actuel, qui est le dernier de sa race. Le fils qu'il a eu et qu'il portait le même nom que lui, est mort, il y a trois ans, ne laissant aucun enfant.

Plusieurs secousses de tremblement de terre ont été ressenties, tout récemment, en France, dans des régions très diverses.

A Argelès (Hautes-Pyrénées), une première secousse a eu lieu à quatre heures et demie du matin; à neuf heures, elle s'est répétée; enfin une troisième secousse s'est produite un peu plus tard et s'est prolongée cinq ou six secondes.

Dans la soirée du même jour, vers sept heures moins un quart, les habitants de Dorignies, hameau industriel de la ville de Douai, entendirent un grondement souterrain qui fut bientôt suivi d'une forte ondulation du sol. De toutes parts, les maisons furent ébranlées; les poutres craquaient, ce fut en quelques secondes un tumulte indescriptible. Effrayés, les habitants sortirent de leurs maisons; ils en ont été quittes pour la peur.

La secousse s'est fait sentir à l'endroit dit les Corons Verts. Elle y fut si sensible que le chef portion de la fosse No 5, qui habite cet endroit, sortit de chez lui en courant, pensant qu'une catastrophe venait d'arriver et que la machine ainsi que les cages venaient d'être précipitées dans le puits d'extraction. Les ouvriers qui travaillaient au fond ont, eux aussi, entendu un grondement sourd, mais ils n'ont pas ressenti la moindre secousse.

Aucun ébranlement, d'ailleurs, ne s'est produit dans les nombreuses galeries souterraines qui sillonnent Dorignies.

Un bon truc de camelot.

C'était sur le boulevard, devant la baraque ambulante d'un marchand de menus objets d'étrennes à cinquante centimes.

La vente ne marchait pas. Tout à coup un homme s'approche vivement du marchand et, d'une voix retentissante :

—C'est une infâmie! crie-t-il.

Immédiatement un rassemblement se forme.

—Oui, c'est une infamie, car ces objets que vous offrez à cinquante centimes, vous me les avez achetés trente sous, à moi qui en suis le fabricant, et si vous les vendez à perte, c'est que vous ne me les avez pas payés. Mais ça ne se passera pas comme ça, je vais chercher un sergent de ville et je vais vous faire arrêter!

Sur ces paroles menaçantes, le réclamant s'éloigne.... et la foule, croyant à une mauvaise action profitable pour elle, s'arrache les fameux bibelots à cinquante centimes, auxquels personne faisait attention cinq minutes auparavant.

Le tour était joué.

C....., un joueur des plus incorrigibles, est au lit, très malade.

D....., un de ses compagnons de tapis vert, vient prendre de ses nouvelles.

—Les médecins le considèrent comme perdu, répond tristement le domestique.

—Bah! fait D....., je le connais, il se refait toujours au dernier moment!

La dame en minaudant :

—Le soir je vous plairais encore davantage, je gagne beaucoup aux lumières!

Tanpin!

—Combien?

Chez la concierge.

—Eh bien! madame Pillols, votre demoiselle a-t-elle reçu beaucoup de cadeaux?

—Mais, oui. D'abord son parrain lui a donné une coupe *empoisonnée*.

—Comment, une coupe empoisonnée?

—Oui, une machine en émail.

—J'y suis! une coupe "en cloisonnée."

—Eh bien! c'est ce que je disais!

Décédé, jeudi soir, à huit heures et quart, A. A. MOUTON, à l'âge de 53 ans. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'assister à son enterrement qui partira de sa dernière résidence, 275 rue Première, entre St Charles et Carondelet, aujourd'hui vendredi, à 3 heures de l'après-midi.

BREMER.—Décédé jeudi après-midi, le 24 janvier 1884, à 2 heures et demie, à l'âge de 49 ans 10 mois et 1 jour, JOHN F. BREMER, natif de Oldenburg, Allemagne, et résidant de cette ville depuis vingt-quatre ans. Ses funérailles auront lieu cette après midi, vendredi, à 3 heures, de sa dernière résidence, coin des rues Tonti et Havane. Les membres de l'Association d'Assistance Mutuelle des Lutiers sont requis d'assister à l'enterrement avec leurs insignes.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Porto de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

Exposition Industrielle et Centenaire du Coton.

NOUVELLE-ORLEANS.

AVIS AUX CONSTRUCTEURS.

BUREAU DU DIRECTEUR GENERAL, Nlle-Orléans, 24 jan. 1884.

A la requête de plusieurs personnes qui n'ont pas eu le temps nécessaire et l'opportunité d'examiner les plans et les spécifications et de préparer leurs propositions, le temps pour la réception des soumissions pour la construction de la Bâtisse principale de l'Exposition Industrielle et Centenaire du Coton est par le présent prolongé jusqu'A JEUDI, 31 janvier 1884, à midi.

E. A. BURKE Directeur Général.

Approuvé : E. RICHARDSON, Président.

25 janv—2f

Banque Mutuelle Nationale, Nouvelle Orléans, 21 janvier 1884.—A une élection mensuelle tenue cette Banque ce 9 du courant, les messieurs dont les noms suivent ont été choisis Directeurs pour la présente année :

MM COLEMAN LLOYD R.
FOURNIER PAUL
HARDIE JOHN T
MASPERO P.
SHAKESPEAR J. A
TAYLOR R. W
SENTELL G W
WOODS J B
LYONS I. L.

Et à une réunion du Conseil de Direction, tenue ce jour MM. JOHN T. HARDIE et P. MASPERO, ont été réélus unanimement, Président et Vice-Président, respectivement.

JOSEPH MITCHEL Caissier.

25 janv—6f

Perdue ou égarée.—Une traite de quatre cent soixante-quinze dollars, datée du 11 janv 1883, payable le 20 janvier 1884, tirée et souscrite par F. E Tricou sur A. F. Grimel et acceptée par ce dernier, à l'ordre de E. Leyder et endossée par lui. La traite est également endossée par James Keagan p. pro V. J. Déjan, pour l'achat de meubles appartenant à l'habitation Greenwood, paroisse Lafourche. Le public est prévenu de ne pas négocier ladite traite.

Nouvelle-Orléans, 24 janvier 1884.

A. PITOT, JNE, Avocat.

25 jan—5f au 30 jn 136 rue Gravier.

Perdu—Un chien setter blanc et brun, répondant au nom de "Dash". Une récompense libérale sera donnée à la personne qui le ramènera chez Jules Bimbolt, No 342, rue St. Philippe. 25 janv—2f

Bayou Lafourche Packet Co.

Les steamers KEOKUK et PHIL. E. CHAPPEL reprendront dorénavant du frêt pour tous les points sur la côte au-dessous de Donaldsonville, ainsi que sur le Bayou Lafourche.

MAX BLANCHARD,
25 janv—8f Surintendant.

Avis.

Il soussigné informe respectueusement ses clientes payant Licences qu'ils peuvent se faire assermenter par lui, SANS FRAIS, en son étude, No 160 rue Commune, où il sera heureux de les recevoir tous les jours.

F. D. SEGHERS,
20 jan—10, 24, 29 Notaire Public.

AVIS—LES AFFAIRES DE GROCERIES précédemment conduites par feu GEORGE SWARBRICK, au No 53 rue Camp, seront continuées sans interruption par la famille. Les nombreux clients de la maison sont respectueusement invités à continuer leur patronage, et peuvent compter que leurs intérêts seront servis comme par le passé. 18 jan 7f

A tous ceux qui souffrent!

Le Prof. F. B. HYLAND,

Le plus grand Guérisseur-Magnétiseur du Monde.

Bureaux, 185 rue du Canal, au 1er, Nlle-Orléans.

Consultations gratuites.

Les pauvres traités gratuitement tous les jeudis, de 10 à midi. 16janv-1df

Avis au Public.

BUREAU DU CHEMIN DE FER New Orleans City & Lake, No 102 rue Canal (2ème étage). Nlle-Orléans, 12 janvier 1884.

A partir DE CE JOUR les trains du lac pour le WEST END et retour, partiront de l'intersection des rues Canal et Carondelet.

J. A. WALKER,
13 jan— Président.

Le Stock le plus vaste, au Sud de voitures.

Fred. N. THAYER.

162 rue Gravier, vis-à-vis l'Hôtel S Charles, et 13 rue de l'Union. (Entrepôts, rue Gravier, 217) Dépôt du Grand & Bessé Manufacturing Company.

Corbillards et Articles à l'usage des Entrepreneurs de Pompes Funèbres. Buggies, Voitures, Harnais, Voiture d'enfants, Vélocipèdes, Moyeux, etc. 10 nov 83 1an

Au Commerce Seulement.

JOHN OSBORN, SON & CO.,
45 Beaver street, New-York.

SHERRIES.

Diverses qualités de SHERRIES des marques favorites et sans égales de Forrester & Co. Xeres.

VINS DE PORTO.

DOUBLE DIAMOND et THREE DIAMOND PORTS des meilleurs vendanges, aussi bien que de différentes marques.

Sauternes et Vins Rouges.

SCHRODER & SCHYLER & CO., les plus anciens expéditeurs de Vins, de Bordeaux. Vin expédiés directement de Bordeaux ou de New York, au gré de l'acheteur.

L. SEWELL,
25 rue Carondelet.

Voir les listes de prix pour les conditions.
15 déc—D.Mar.V.PP

Au Commerce Seulement.

PIPER HEIDSIECK,
OLD RELIABLE
PIPER, SEC,
JOHN OSBORN SON & CO.,
45 Beaver street, New York.

Les susdits vins ne sont vendus qu'aux commerçants, en Douane ou hors de Douane. Voir les prix courants. Ordres transmis directement à la maison, à New York, ou envoie faite aux acheteurs directement de France à ce port.

L. SEWEL, Agent,
25 rue Carondelet,

Voir les cartes de prix pour les conditions.
16déc—Dim mer—Ven—PP

Au Commerce Seulemen

JOHN OSBORN, SON & Co.,
45 Beaver Street, NewYork.

VIEUX COGNACS FINS

En barils et en caisses, de différentes vendanges—1878, 1877, 1876, 1875, 1874, 1872, 1867 1865, 1858, 1852.

Et une petite quantité de la vendange de 1848.

Envoyer les ordres directement à la susdite maison, demandant du stock, ou d'expédier directement de Charente, ou autrement par

LEONARD SEWELL,
25 rue Carondelet,
Nouvelle-Orléans, La.

Veuillez voir la liste des prix pour conditions. 15déc—Dim Mer

Réduction.

Le prix du billet de la loterie Musson-Vertier est réduit de $20 à $10, et le nombre des billets est porté de 233 qu'il était à 166.

F. R. D. N. OGDEN.
ED. A. PAUPERY.
ANT CARRIERE.
CARL KOHN
THOS. L. BAYNE.

Billets à vendre par M. Musson 102 rue du Canal. 17janv—1f

MME RIMBOL,
ACCOUCHEUSE,

A l'honneur d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'elle a transféré son domicile de la rue de Chartres, entre St Louis et Conti, au

No 177 rue Bourbon, entre Ste Anne et Dumaine.

20 jan—1mDMsJ

Bureau de prêts sur gages,
83 rue Conti, coin Bourbon,
ACHAT DE
Vieil Or et de Vieil Argent.
20 jan—1m E. G. MASTRAL.

BILAN
DE LA
Banque d'Epargnes Germania,
A la Clôture des Affaires,
Le 31 Décembre 1883.

ACTIF.

Prêts sur hypothèques payables après 90 jours	$4 387 50	
Prêts des sociétés payables 90 jours (garantis par des sécurités collatérales)	17,250 00	$25,637 50
Prêts sur demande (garantis par des sécurités collatérales)	275,684 20	
Comptant—Espèces, monnaie courante et chèques sur banques	6,729 79	
Dû par d'autres banques	7,983